

René Berteloot



*Les Contes
du Septentrion*

Editions de l' A.P.L.O. - 2012

René Berteloot

CONTES DU SEPTENTRION

Bernabé et le Dragon

Le Meunier du leu réchué

Le fluteur des Riez

Le gal de Gauchin

La pierre à soupe

BERNABE ET LE DRAGON

Au temps jadis vivait, à l'entrée *d'à-Rwitz*, un tisserand du nom de Bernabé. Devant le métier où s'était usé son pauvre père il veillait plus longuement que le plus vaillant du village. Boudant le repos dominical, il ne se réservait pour toute pause que le temps d'une messe basse. Or Dieu sait si l'abbé Porphyre passait promptement de l'Introït au Pater. Comme Bernabé mettait à son travail une rare application, la clientèle ne pouvait lui faillir dans cette contrée où oncques n'encouragea l'ouvrage faite à la *mistanflute*. Pourtant, tout tisserand hors pair qu'il était, Bernabé ne passait mie pour le

plus rusé de la paroisse. Il n'était certes pas mauvais bougre, tant s'en faut! Mais hormis la science de son fil et de sa navette, il se montrait d'une consternante naïveté. Et crédule, au surplus! Et poltron, même! C'est Mémère Phrasie qui faisait bonne chère à insister là-dessus, quand elle parlait de lui: à croire qu'elle l'avait connu!

Toujours est-il que notre Bernabé vivait tout seulet dans sa maisonnette obstinée à rester debout tant qu'elle pourrait s'adosser à l'épicerie *d'Arsènne-à-chucates*. Et cela, donc, au bord de la petite route qui descend du château des Pères. Or, voilà qu'un jour d'été, le sommeil surprit notre tisserand en plein *ressiné*. On voit par là qu'on a beau insister, jongler avec la durée des nuits et le respect du dimanche, le corps finit par céder à cause du repos qui lui est dû. Et Bernabé, à peine le cul posé sur son tabouret, avait été surpris si vite, si fortement, qu'il dormait comme un bienheureux, la tartine à la main. Et c'était là une fière tranche de pain de *cuiti* de la semaine, sur laquelle il avait soigneusement étalé un coin de maroilles, onctueux à souhait. L'odeur franche du fromage, lentement libérée, avait investi toute la maisonnette. De ce qui leur sautait au nez par la porte laissée ouverte, les passants pouvaient jurer que ce n'était pas des fraises qu'il avait écrasées sur son pain. Malheureusement, les mouches entraient elles aussi par cette même porte ouverte. Et déjà, en ce temps-là, elles avaient le vice de se poser n'importe où. Ce qu'elles firent, immanquablement, choisissant la tartine du dormeur. Vite, elles formèrent légion. Et Bernabé aurait pu dormir encore bien longtemps si l'une d'entre elles, au lieu de pondre tranquillement dans la pâte douce, ne s'était mise à faire sa fofolle, à courir sur le front dégarni de Bernabé, tant

et si bien qu'elle y gagna de le réveiller. Sursautant, il détendit le bras si vivement que la grappe d'insolents diptères demeura sur la table: écrasés! Les yeux encore gonflés d'avoir dormi, il entreprit de les compter :

- Vingt-huit, Vingt-neuf, trente ... Trente !

La stupéfaction le réveilla complètement. Il recompta les cadavres : - Trente ! fit-il alors. Pas de doute possible: il y en a bien trente !

Pour un peu, il aurait dansé autour de la table, comme un enfant : un enfant qu'il était resté.

- Trente ! répétait-il. Trente ! j'ai tué trente mouches !

Sans même prendre le temps de mordre dans sa tartine, il courut annoncer la nouvelle à son voisin Bienfait le tonnelier.

- Ah? Hé!... fit celui-ci sans même poser sa jabloire. Es-tu au moins sûr du compte, Bernabé? Parce que, vois-tu, c'est bien la première fois que j'entends dire une chose pareille!

-J'en donne ma tête à couper, Bienfait ! Trente, te dis-je !

- Si c'est ainsi !... Mais en as-tu seulement parlé à Arnèsse-à-cochons ?

Arnèsse était le tueur du village: une force de la nature. Il écouta Bernabé sans plus l'interrompre du geste que de la voix, les mains aux hanches. Il hochait la tête vivement. marquant ainsi sa surprise.

- Je n'en reviens pas ! lâcha-t-il enfin. Et tu les aurais toutes tuées. à toi seul ? Bernabé. se rengorgeant. le jura.

- Dans ce cas. reprit Arnèsse avec un air grave. ta place n'est plus ici. Tu perds ton temps. derrière ton métier. mon vaillant, quand tu pourrais te couvrir de gloire sous la bannière du roi !

Notre petit tisserand ne tenait plus de joie.

Il voulut l'avis de Raoul. le cordonnier. Celui-ci était petit et contrefait. Mais. dans sa tête qu'on aurait juré sortie d'un gaufrier. tenait plus d'esprit que n'en pouvait montrer le village en entier. Raoul tirait justement le *lignoul*. Aux premiers mots de Bernabé. il posa son alène. ôta un boulet de poix de son siège pour s'y asseoir et resta là, silencieux. Lui eût-on appris que la comtesse Yolande entrait au couvent, qu'il n'eût manifesté plus vif étonnement.

- A mon âge, on s'attend à tout, répondit-il enfin. Mais Dieu m'est témoin, Bernabé, que je n'étais pas préparé à cette nouvelle. Ah ! Pour ça, non ! Mais j'y pense : l'as-tu fait savoir chez Taffe, au moins ?

Non, il ne l'avait pas fait. Ceux *d'à-Ruitz* n'ont jamais été des *beuveux*. et Bernabé quant à lui savait trop la peine que coûtait un liard. Aussi n'était-il guère entré que deux ou trois fois dans l'estaminet à javelots. chez Taffe. donc. Cependant les propos du cordonnier confortaient notre héros dans sa conviction qu'il glissait d'ores et déjà tout vif dans la légende. Ainsi voit-on que le moindre geste. fut-il inconscient, peut modifier la destinée d'un homme. Fier à juste titre. Bernabé se rendit derechef chez Taffe. Tout ce qui se faisait ou se disait au village s'apprenait chez lui, dans cette salle basse. enfumée, aux poutres plus épaisses que celles de la charpente de l'église.

Il y avait là Polyte le *bernotier*. et le *Maguet*. et Godefroy le *Nactieux* et, tout naturellement, *Colin-crasse-maronne*. Sitôt entré, Bernabé s'y trouva bien et, à la façon qu'il entama sa chope, Taffe comprit qu'il n'était pas pressé de partir. Dédaignant les oeillades du *Maguet*, Bernabé se mit à parler.

Comme on l'écoutait à son souhait, il en vint à bomber le torse, une manière qu'on ne lui connaissait pas.

- Je vous dis que j'en ai tué trente ! s'excita-t-il. Demandez à Raoul, et à Bienfait, et puis même à Arnèsse-à-cochons. Oui, oui. demandez-leur ... Et d'un seul coup de poing !

Colin-crasse-maronne lui fit remplir son verre, pensant que la boisson lui en ferait dire de meilleures encore. Mais Bernabé se cramponnait toujours à cheval sur le même âne. Polyte le *bernotier* chuchota quelques mots à ses compagnons. *Colin-Crasse-maronne* se savait un peu d'autorité: il était à la fois menuisier et fossoyeur. Aussi se jugea-t-il désigné pour parler:

-Il ne faut surtout pas t'arrêter en aussi bon chemin !
Bernabé. mon ami Bernabé: tu es appelé à accomplir de grandes choses !

Il ne croyait pas si bien dire !

Le lendemain même, le seigneur d'Olhain fit bachiner dans toute la contrée qu'il couvrirait d'or le brave assez brave pour affronter et navrer à mort le dragon qui terrorisait ses gens. Aussitôt Raoul. et Arnèsse. et Bienfait, et puis aussi tous ceux de chez Taffe - l'estaminet à javelots - tous entreprirent de persuader à Bernabé que son heure de gloire ne tarderait pas à sonner. pour autant qu'il répondît sur-le-champ à l'appel du seigneur. L'homme du jour accéda à leur demande, et fit savoir qu'il courrait sus à la mâle bête sitôt qu'on l'aurait armé. et qu'on lui aurait harnaché une monture. Godefroy le Nactieux lui présenta cérémonieusement un gonfanon taillé dans une pièce de toile commandée pour les matelas du château. Le récipiendaire. sérieux comme un pape. s'en saisit comme du plus glorieux des étendards. laissant au vent s'en

déployer les belles capitales d'inscription: J'EN TUE TRENTE, ET D'UN COUP DE POING. Un envoyé du Vieil-Fort s'en vint exprès à lui. porteur d'un sabre de drapier. chargé de le lui remettre fort solennellement. L'ayant fait agenouiller sur la place. malgré la boue. la bouse et les étrons. il lui fit jurer de ne jamais connaître d'autre ennemi que le dragon désigné. et de ne redouter rien autant que de manquer à sa parole. Puis Raoul, que le hasard avait fait placer au nombre des témoins. s'étant donné pour son parrain. il le releva pour le hisser sur sa monture : un large boulonnais tout frais remis du piétin. Enfin on défourna pour lui une tourte de pain de cuiti d'environ trente livres, dont il eût pu tirer protection tout autant que du plus robuste bouclier. Adoncques. Bernabé étant fin prêt, Bienfait le tonnelier s'approcha de lui et glissa dans sa musette demeurée ouverte un mystérieux paquet. Selon d'aucuns, ç'aurait été un carré de maroilles, mais selon Mémère Phrasie un boutelot d'anis, de bon anis d'à-Ruitz qu'on distillait déjà! Il est bien prudent d'emporter un petit remontant quand on part au-devant du danger. ..

Il y a toujours eu un dragon dans la région à cause des marais et des eaux dormantes. Autant dire que chaque génération connut le sien, aussi vieux qu'on puisse remonter dans les souvenirs. Seulement, parce que les gens étaient bien avisés et les monstres bien éduqués, il y avait toujours eu moyen de composer. On savait que Marie Groette sévissait dans les marais de Lillers. On éloignait les enfants, qu'elle ne puisse les atteindre et les attirer, tant et si bien qu'elle s'y était habituée. Pour ce qui est du dragon qui se manifestait surtout sur le territoire de Fresnicourt, il venait réclamer sa pucelle

qu'on s'était résigné à lui offrir, pour le nouvel an. Une fois disparu avec sa proie, il ne faisait plus parler de lui. Ce n'était peut-être pas la solution la plus efficace, ni la plus humaine, surtout pour la pucelle pourtant choisie parmi celles qui attendaient le moins de la vie. Mais au moins savait-on sur quel pied danser! Tandis que le monstre en question, celui que Bernabé partait combattre, celui-là avait des manières bien moins correctes. Il se présentait quand bon lui semblait, là où il lui plaisait, sautait sur sa proie sans crier gare et disparaissait avec elle sans autrement se donner à connaître. Ses caprices agaçaient d'autant plus la population qu'il s'attaquait aussi bien aux femmes qu'aux enfants, aux vieillards qu'aux adultes. Il avait ainsi porté la griffe sur le père Lucas, le jardinier du château, alors occupé à éclaircir une planche de *chicons*. La peur avait terrorisé le pauvre homme. Aussi le comte prit-il fort mal la chose. Ce fut ce qui le détermina à envoyer *bachiner* sur toutes ses terres ce qui est dit plus haut.

Bernabé n'avait jamais vu de dragon, ni aucun monstre de quelque nature que ce soit. Il n'avait aucune idée de la créature qu'on l'envoyait trucidier. Il tenta bien de se la représenter sur la foi des trop vagues descriptions qu'on lui en avait faites, dans les récits de son enfance, mais son esprit n'était pas rompu à de tels exercices. Il hésita longuement entre une manière d'éléphant aux ailes immenses, crachant le feu et tordant les arbres, et une espèce de lévrier aux crocs plantés à triple rangée dans une gueule horrible. De même s'inquiéta-t-il de savoir si le dragon volait, courait, rampait, ou faisait toutes ces choses en même temps. Finalement, il s'en remit à la sagesse de la Providence et chemina sereinement.

Aussi lui fallut-il douze jours pour atteindre l'orée du bois de Cuvigny. Trompe-la-mort (car ainsi avait-il baptisé sa monture), n'avait rien du fougueux destrier, d'autant que le piétin l'entreprenait de nouveau. Il refusa tout net d'aller plus avant. Tout aussi bien la chaleur invitait-elle à un peu de repos. Bernabé prit place pour y dormir dans l'épaisse frondaison d'un hêtre énorme. Aurait-il porté les lèvres au *boutelot d'anis d'à-Ruitz* avant même d'avoir rencontré le danger? Voilà qui n'a jamais été établi ... Toujours est-il qu'un début de cauchemar agita son sommeil de maintes vives secousses. L'une d'elles, même, le bouta hors de la branche où il était installé.

Une échine secourable le reçut à califourchon.

- Brave Trompe-la-mort ! fit-il, encore à moitié endormi.

Dans un élan d'immense gratitude, il associa dans la même bénédiction la Providence et son cheval. Las ! Trompe-la-mort était à cent lieues de s'inquiéter du sort de son maître. L'herbe de la clairière lui paraissait plus douce à l'estomac que le picotin de l'avoine la plus blonde auquel il avait rêvé en boitillant jusque là. Sa grosse tête stupide émit un rictus où le pauvre Bernabé lut un mauvais ricanement. Cela ajouta à sa stupéfaction :

- Juste Ciel ! réalisa-t-il. Sur quelle croupe suis-je donc assis ?

Il crut un instant que la Providence l'avait juché sur le cheval d'un autre cavalier, venu lui aussi prendre un peu de détente en ce lieu accueillant. Mais il fut vite détrompé. Sa monture s'ébroua, cracha quelques flammes par les naseaux, et quitta le bois en quelques sauts de ses pattes énormes.

Bernabé se trouvait à califourchon sur le dragon! L'idée ne lui vint même pas de chercher comment en descendre. Terrorisé par le monstre cèlebre et turbulent, il recommanda son âme à Dieu, fit ses prières en latin et en français, et se signa à en perdre l'équilibre. Le dragon, pour sa part, ne se sentait pas tellement bien dans sa peau. La chute de Bernabé l'avait surpris en pleine sieste. Or, il avait beau n'en faire qu'à sa tête - ce qui n'était déjà pas si mal, puisqu'elle avait plusieurs pieds de long - et croquer sa jeune pucelle par-ci par-là, ou son petit père un peu plus loin, il ne se montrait pas des plus braves pour autant. Ce semblant d'excroissance qu'il se sentait sur le dos l'agaça, puis finit par l'inquiéter. Il battit des ailes à flageller les fougères et s'inscrivit dans les airs.

Deux enfants, déroulant le fil de leur cerf-volant dans un pré de Beugin, bèèrent d'admiration : - Ah ? Hé !... Zidore ! s'exclama le plus âgé, ravise donc çui-là, comme il vole vite!...

Et il se prit à rêver de semblables prouesses pour l'engin de papier qu'il s'efforçait de noyer dans les nuages.

Le dragon zébra le ciel artésien de ses trajectoires sans but, tournoya lourdement, puis fila droit vers Olhain où il alla s'écraser contre le donjon du château. Son corps inerte, disloqué, retomba dans la cour avec un tel bruit qu'il fit sortir le comte et tous ses gens. Bernabé, Dieu merci! n'avait rien. Un familier du château porta témoignage avec une gravité seyant mal à ses yeux malicieux. C'était bien Bernabé, dit-il, qui venait de navrer à mort le dragon. Le comte accueillit le brave en vainqueur. Quatre hérauts buccinèrent la nouvelle aux quatre coins du château, cependant qu'on dépêcha un messenger *bachiner* dans toute la contrée comment Bernabé

avait terrassé le monstre immonde. Et les cloches de toutes les paroisses sonnèrent fort joyeusement.

Le seigneur d'Olhain retint son hôte à souper. Il le plaça à sa droite, et veilla à ce qu'on lui présentât plusieurs platées tant de *fricasse* que du reste. Puis il voulut le faire parler, mais n'insista mie, le tisserand *d'à-Ruitz* se montrant plutôt homme d'action que de conversation.

Le comte avait donc promis qu'il couvrirait d'or le brave qui occirait le dragon. il tint parole. Il fit tailler sur-le-champ dans un beau velours outremer enrichi de fils d'or, une large coiffure que Bernabé porta jusqu'à sa mort. C'est ainsi paré qu'il entra vivant dans la légende, pour avoir tué trente mouches d'un seul coup de poing. D'un seul!

Quant au dragon, Mémère Phrasie a longtemps soutenu qu'il s'était tué bêtement pour avoir goûté au *boutelot* de Bernabé, et que *l'anis d'à-Ruitz* l'aurait rendu fou.

Ce premier des « Contes du Septentrion » vous a plu ?

Commandez-en la version numérique intégrale – 10 euros